

vent toujours la distinguer, ici comme ailleurs, a répudié cet air et cette morgue aristocratique et hautaine que quelques familles conservent encore et affectent vis-à-vis quelques autres dont les noms ne datent que d'hier. Les meilleurs salons tendent à se populariser. Aussi vous y rencontrez une foule de jeunes Canadiens qui n'appartiennent ni aux anciennes familles du pays, ni à l'aristocratie des écus, mais seulement à celle du talent, qui après tout vaut bien les autres. Cette jeunesse honorable et laborieuse, qu'on invite et qu'on reçoit avec bienveillance, saura bien faire sentir son influence et donner du ton à la société. Malheureusement la noblesse d'autrefois n'instruisait pas ses fils. Il y a quelques années la fine fleur de l'aristocratie canadienne parlait mauvais français quand elle ne parlait pas anglais. Aujourd'hui, grâce à la marche du progrès et aux changements merveilleux qu'il opère, grâce aux idées nouvelles, qui surtout ici en Amérique, ne reconnaissent d'autre noblesse que celle du mérite, la société canadienne se reconstitue plus aimable et plus française que jamais.

Les soirées dansantes ont été très nombreuses. Elles font toujours les délices des dames. Qui dans sa vie, n'aime la danse, ce plaisir, qui nous fuit sans retour ? qui, comme dit une vieille chanson, plaît à l'enfance bien avant l'amour ; et moi je puis bien ajouter, avec l'amour, puisque l'un n'empêche pas l'autre, et qu'au contraire ils sont très bien de compagnie. Il n'est rien comme le bal ! Où les gracieux sourires, les jolis yeux, les petits pieds peuvent-ils briller mieux que là ? Quelle est la jeune femme et la jeune fille qui n'en rêvent l'éclat et le bruit enivrant ? Aussi que d'activité elles déploient, quel rude labeur elles s'imposent pour obtenir les charmant succès, l'admiration, les hommages du bal ? Rien ne les rebute, ni les apprets nécessaires pour y aller, les toilettes à essayer, les robes où l'on s'emprisonne, les chaussures qui vous martyrisent, le froid qui vous gagne quelquefois après une danse longue et active, les rhumes, les fluxions qui suivent, rien. Il faut danser, il faut valser, polker, arrive que pourra.

La danse est un exercice salutaire, j'en conviens, mais il faut savoir en prendre sobriement. L'excès en tout est un défaut. Je n'ai jamais pu comprendre comment des jeunes filles délicates qui chez elles ont de la peine à monter et descendre les escaliers, pour rendre quelques services au ménage, peuvent fatiguer dans un bal le

danseur le plus robuste et le plus intrépide. C'est là un phénomène de la nature, qui me paraît inexplicable. Quelle est la jeune fille qui ait jamais refusé, à trois et quatre heures du matin un partner, en donnant pour excuse : " *Je suis si fatiguée.*" Je n'en connais pas.

Nos bals, cet hiver, sont très joyeux. Peut-être l'heureuse tournure qu'a prise la politique y est-elle pour quelque chose. En nous voyant prêts à sortir du boubier où l'administration a plongé le coche de l'état, nos cœurs sont pleins d'allégresse. Aussi s'en donne-t-on ? Jeunes et vieux tout le monde est content, à l'exception toutefois des ministres qui s'en vont et de leurs amis, qui s'en iront bien plus vite encore. Ce qui donne à nos bals tant d'entrain et de plaisir c'est qu'on y voit revenir la gaieté et les danses du vieux temps. La polka et la valse font souvent place au joyeux cotillon et je crois qu'avec le temps on pourra transplanter ici nos anciennes contredanses qui valent bien le monotone quadrille.

Il y a quelque chose, cependant, dans nos réunions, qui pour un esprit observateur et bien pensant, fait peine à voir. Le luxe des toilettes, celui des ameublements, de la table etc., prennent tous ensemble des proportions ridicules. Pour les toilettes, les femmes auront beau faire de la dépense, la gracieuse et élégante simplicité plaira toujours d'avantage. Quant à l'ameublement, je ne vois rien de si admirable dans ces amas de meubles de toutes formes et de tous genres, que vous entassez dans vos appartements comme les objets dans un musée. On vient bien d'introduire à Montréal le goût des articles chinois, comme si nous n'avions pas auparavant assez de chinoiseries parmi nous.

J'ai souvent entendu prêcher contre les extravagances du luxe dans le monde. Jamais on ne l'a assez dénoncé. Quand il y a, au milieu d'une saison rigoureuse, tant de misère autour de soi, le luxe fait mal au cœur, si vous pensez à ceux qui souffrent. Combien de familles seraient secourues, d'enfants nourris, habillés, envoyés à l'école avec les rebuts de cette magnificence, et le superflu de ce luxe ? Il en est bien peu cependant de ceux qui s'amusent si bien au bal, qui font parure de tant de belles toilettes qui font les honneurs de si riches demeures, qui pensent assez aux pauvres qui n'ont ni pain ni bois pour passer l'hiver. On me pardonnera j'espère de leur dire en passant